20,000 hab. Siège d'un évêché; collége, séminaire. Fabrication de cotonnades, de chapeaux et de fromages estimés. Exploitation de mines d'argent dans les environs. Beau couvent de jésuites. Aux environs, ruines de monuments indiens parmi lesquels on remarque la grande chaussée des Incas. Au S. de la ville se dresse la montagne de Tarquì, que la Condamine, Godin et Bouguer choisirent pour base du méridien en 1742.

CUER s. m. (kuèr). Forme ancienne du mot COEUR.

CUÈRE s. f. (kuè-re). Anc. législ. Tribunal et juridiction des échevins et autres officiers d'une commune flamande.

CUERFRÈRE s. m. (kuèr-frè-re — de *cuère* et de *frère*). Anc. législ. Bourgeois d'une commune flamande.

CUÉRIER s. m. (kué-rié — rad. *cuère*). Anc. législ. Membre d'une cuère flamande.

CUERNAVACA, ville du Mexique, Etat et à 60 kilom. S. de Mexico, sur le versant méridional d'une ramification de la chaîne des Cordillères, sous un climat tempéré, qui permet aux habitants la culture de tous les fruits d'Europe. Dans son voisinage se trouve le retranchement militaire de Xochicalco. Cette ville est située à 1,332 m. au-dessus du niveau de la mer, dans une vallée remarquablement fertile. L'église paroissiale a été construite par Cortez, qui y avait un palais, aujourd'hui converti en caserne. Il y a dans les environs de Cuernavaca un grand village dont les habitants, tous Indiens, ont tenu à honneur de se conserver purs de tout mélange avec la race conquérante. A l'exception de la religion, ils ont conservé, sous la domination espagnole, leurs coutumes et leurs usages. On retrouve même chez eux les hiéroglyphes aztèques, dont ils continuent à se servir pour les besoins de la vie.

CUERNE, bourg et commune de Belgique, province de la Flandre occidentale, arrond. et à 3 kilom. N.-E. de Courtrai, sur la Lys; 2,500 hab. Tissage de lin et de coton; distilleries.

CUERS, ville de France (Var), ch.-l. de cant., arrond. et à 21 kilom. N.-E. de Toulon, au pied d'une colline plantée de vignes, d'oliviers et d'arbres fruitiers; pop. aggl. 3,736 hab. — pop. tot. 4,295 hab. Fabriques et commerce important d'huile d'olive. Ce bourg était autrefois entouré de murs et défendu par un château fort, dont il subsiste quelques débris.

CUERSŒUR s. f. (kuèr-seur — de *cuère* et de *sœur*). Anc. législ. Bourgeoise d'une commune flamande.

CUESTA (don Gregorio-Garcia DE LA), général espagnol, né dans la Vieille-Castille en 1740, mort en 1812. Brigadier au début de la guerre entre la France et l'Espagne (1793), il se distingua par son courage en diverses rencontres, notamment à Saint-Péréol, obtint le grade de maréchal de camp, s'empara de la Cerdagne en 1795, et, après la conclusion de la paix de Bâle, fut nommé lieutenant général, puis président du conseil de Castille (1798). Capitaine général de la Vieille-Castille lors de l'invasion des Français (1808), Cuesta prit les armes, se fit battre par les généraux Lasalle et Merle, fut destitué par la junte de Séville (1809), reçut toutefois quelque temps après le commandement en chef, perdit la bataille de Medellin et se démit de son commandement. Il se retira alors dans l'île Majorque, et termina ses jours à Palma. C'était un général infatigable et intrépide, mais de peu d'intelligence.

CUEUE s. f. (keû). Forme ancienne du mot QUEUE.

CUEUR s. m. (keur). Forme ancienne du mot COEUR.

CUEURIER s. m. (keu-rié — rad. *cueur*). Maître de chœur; chantre. ‖ Vieux mot.

CUEUS s. m. (keu). Forme ancienne du mot QUEUX, cuisinier. ‖ On écrivait aussi CUEZ.

CUEUX s. m. (keu). Lingot, gueuse. ‖ Vieux mot.

CUEVA (LA), bourg d'Espagne, dans la Castille, sur l'Aravians; 300 hab. — Cette petite localité a donné son nom à une famille espagnole ancienne et considérable, dont plusieurs membres ont joué un rôle dans l'histoire. Elle avait pour chef, au milieu du XVe siècle, Diego-Fernandez DE LA CUEVA, vicomte de Huelma, père de trois fils. L'un fut évêque de Palencia; un autre, Beltram DE LA CUEVA, fut l'auteur de la branche des ducs d'Albuquerque, et le favori de Henri IV, roi de Castille, surnommé l'Impuissant. Cette branche d'Albuquerque a produit des vicerois d'Aragon, de Navarre, de Catalogne, de Sicile, de la Nouvelle-Espagne, etc., et a fourni les rameaux des marquis de Florès d'Avila, des comtes de Siruela et des marquis de Ladrada. Jean DE LA CUEVA, fils aîné de Diego-Fernandez, a continué la filiation directe, éteinte à la fin du XVIe siècle, après avoir fourni le rameau des marquis de Bedmar, dont le dernier représentant, Isidore-Jean-Joseph-Dominique DE LA CUEVA, mort en 1723, avait successivement été commandant des Pays-Bas espagnols, vice-roi de Sicile et ministre de la guerre.

CUEVA (Beltram DE LA), duc d'Albuquerque, mort en 1492. Il fut accusé de relations coupables avec la reine Isabelle de Portugal, relations autorisées, dit-on, par le roi Henri IV de Castille lui-même, qui se savait impuissant. Il jouit d'une grande faveur auprès de ce prince. Son crédit excita la jalousie des grands, qu'il combattit à Medina-del-Campo en 1464. Après la mort de Henri, il soutint, en 1475, les droits de Ferdinand et d'Isabelle contre la princesse Jeanne, dont il passait pour être le père, et qu'on appelait pour cette raison la *Beltraneja*.

CUEVA (Jean DE LA), poète espagnol, né à Séville, vivait vers le milieu du XVIe siècle. On n'a aucun détail sur sa vie. Il avait beaucoup étudié les anciens et surtout Ovide, qu'il chercha quelquefois à imiter. La scène espagnole lui doit quelques réformes, et l'on trouve dans ses pièces plus d'art, plus de régularité, un style plus élevé que dans celles de ses prédécesseurs. Les plus remarquables sont les tragédies de la *Mort de Virginie*, le *Prince tyran* et les *Sept enfants de Lara*. On a encore de lui un *Art poétique*, purement écrit, et qui contient des renseignements utiles sur l'histoire de la poésie espagnole, mais qui ne justifie pas son titre; un poème héroïque sur la *Conquête de la Bétique* (1603); un recueil de poésies diverses, *Obras*, des poésies lyriques, et un recueil de plus de cent ballades, sous le titre de : *Coro l'ebo de romances historiales* (Séville, 1587-1588), tirées généralement des annales grecques et latines; quatre ou cinq seulement traitent de l'histoire d'Espagne. Sa réputation tient surtout à ce fait qu'il a été le premier Espagnol qui se soit essayé dans la poésie didactique; l'*Egemplar poetico*, qu'il a composé en 1605, mais qui a été imprimé seulement en 1774, dans le huitième volume du *Parnaso español*, est, en effet, le premier et le plus original des poèmes espagnols de ce genre.

CUEVA (Alphonse DE LA), prélat et diplomate espagnol. V. BEDMAR.

CUEVAS, ville d'Espagne, province et à 61 kilom. N.-E. d'Almeria, sur la rive droite de l'Almanzor, à 9 kilom. de la Méditerranée; 9,500 hab. Exploitation de mines de fer, fonderies; commerce d'étoffes, de vin et d'huile.

CUEVAS-DE-MOSQUERA, ville d'Espagne, province et à 35 kilom. N. de Castellon-de-la-Plana, juridiction d'Albocacer, sur la petite rivière du Rio-Seco; 3,260 hab. Moulins à farine; distillerie d'eau-de-vie.

CUEVAS (Pierre DE LAS), peintre espagnol, né à Madrid, mort en 1635. Il se fit connaître par sa science du dessin, et ouvrit une école d'où sont sortis plusieurs artistes fort distingués. — Son fils, Eugène DE LAS CUEVAS, né à Madrid en 1630, fut à la fois mathématicien, poète, musicien et peintre. Il excella surtout dans le portrait et dans les petits tableaux de genre, qu'il exécutait avec une extrême finesse et un goût exquis. Sa réputation le fit choisir pour donner des leçons à don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV.

CUEVRIR v. a. ou tr. (kuè-vrir). Forme ancienne du mot COUVRIR.

CUFAËLER (Abraham), philosophe hollandais de la fin du XVIIe siècle. Il était partisan de Spinoza, et se proposait de publier, d'après les principes de son maître, les éléments de toutes les sciences que comprenait alors le vaste domaine de la philosophie. Il a exécuté son projet seulement en ce qui concerne la logique, les sciences mathématiques et la physique.

La logique de Cufaëler est intitulée : *Specimen artis ratiocinandi naturalis et artificialis ad pantosophiæ principia manuducens* (Hambourg, 1664, 1 vol. in-12). L'ouvrage contient cinq chapitres. On voit figurer à leur en-tête le nom, la proposition, le syllogisme, l'erreur et la méthode. Ce sont des prétextes qui cachent une exposition dogmatique des opinions professées par Spinoza. A propos du nom, Cufaëler enseigne qu'il n'existe dans l'univers qu'une substance unique, l'être en soi et par soi (*ens in se et per se* de la philosophie cartésienne), et que tout ce qui ne porte pas le caractère de l'être en soi et par soi n'est qu'un mode fugitif de l'être.

Quand il en vient à traiter de la proposition, il s'occupe de la nature de l'âme et de ses rapports. L'âme n'est qu'un mode de la pensée qui se nomme conscience. Nos idées, nos sentiments, en un mot nos facultés en général ne sont que des modes particuliers de la conscience. Il y a de l'ordonnance entre ces modes; les uns tiennent aux mouvements du corps, et vivent entre eux dans le même ordre que les modes divers de la pensée. D'autres modes ne tiennent au corps d'aucune manière : ce sont les idées innées, qu'on appelle indifféremment idées innées ou idées intellectuelles.

Quoique l'auteur admette l'existence des idées innées, il cherche à démontrer qu'elles ne sont que de l'arithmétique, c'est-à-dire de l'addition et de la soustraction, d'après l'enseignement de Hobbes. La volonté est le désir de persévérer à vivre, ce qui est du Spinoza pur. La liberté est encore ce désir, mais affranchi des obstacles supposés dans la proposition qui précède. Le libre arbitre est donc un non-sens, aussi bien que la survivance de l'âme au corps : comme l'âme n'est que le résultat d'un mode transitoire de la substance, elle ne survit pas à ce mode, c'est-à-dire à la désagrégation des organes physiques de l'homme. Les trois chapitres intitulés : *Du syllogisme*, *De l'erreur* et *De la méthode*, sont en réalité consacrés à la morale, au droit naturel et à la métaphysique de Spinoza. L'auteur s'attache à défendre son maître contre le reproche d'athéisme, auquel il était généralement en butte parmi les philosophes du temps; il prétend même que Spinoza ne touche pas au christianisme, puisque la révélation et la philosophie sont deux terrains séparés, et qu'on peut admettre comme philosophe ce qu'on n'admet point comme chrétien.

Cufaëler est bien réellement le vulgarisateur de la doctrine de Spinoza, qu'il dégage des formes abruptes et notamment de cet appareil géométrique qui fut si longtemps un repoussoir, même pour les savants, et un obstacle insurmontable à la diffusion du panthéisme en Europe.

L'œuvre de Cufaëler fut d'ailleurs imprimée à Amsterdam, et non à Hambourg comme l'indique le titre. Ses autres ouvrages n'ont conservé aucune valeur scientifique.

CUFAT ou **CUFFAT** s. m. (ku-fa). Min. Grande benne, ayant ordinairement une capacité de 10 à 22 hectol., que l'on emploie, dans certaines mines, pour amener au jour les produits de l'exploitation.

CUFF (Henri), littérateur anglais, né dans le comté de Sommerset en 1560, mort en 1601. Il professa le grec à Oxford, puis devint secrétaire du fameux comte d'Essex, qui venait d'être nommé lieutenant d'Irlande. Homme de beaucoup d'esprit, d'un vaste savoir, et en même temps homme d'action, aimant les aventures hasardeuses, Cuff conseilla, dit-on, le comte d'Essex, l'encouragea dans ses projets ambitieux, et le dissuada de faire sa soumission à Elisabeth. Lorsque le comte fut arrêté et mis en jugement, il reprocha amèrement à son secrétaire d'être la cause de tous ses malheurs. Cuff tint en cette circonstance une conduite très-digne, n'accusa personne, et subit le dernier supplice avec une grande fermeté. On a de lui : *Différence des âges de la vie humaine* (Londres, 1607, in-8°), ouvrage qui eut un grand succès.

CUFFER (Paul), capitaine de navire américain, né dans l'une des îles Elisabeth, près de New-Bedford, Etat de Massachusetts (Etats-Unis), en 1759, mort en 1818. Son père, nègre originaire d'Afrique, avait été esclave; sa mère était d'origine indienne. Doué d'une magnifique prestance, d'un sens commun peu ordinaire et d'un génie industrieux et entreprenant, il amassa, dans le commerce maritime, une fortune considérable, et, pendant nombre d'années, commanda son propre navire, manœuvré par un équipage exclusivement composé de nègres. Il visita un grand nombre de ports, tant en Amérique que dans l'ancien monde. C'était un membre estimé et très-influent de la Société des quakers ou amis. On raconte qu'un jour un agent des douanes de Norfolk, dans l'Etat de Virginie, lui ayant refusé l'entrée du port, sous prétexte qu'il était nègre, il se rendit immédiatement à Washington, pour soumettre le cas au président Madison, qu'il connaissait intimement, et obtint sur-le-champ un ordre qui obligeait l'agent des douanes à lui laisser la libre entrée du port. Dans la dernière phase de sa vie, le capitaine Cuffee encouragea de tout son pouvoir l'émigration à Sierra-Leone des nègres libres de l'Amérique du Nord. Il entretint à ce sujet une correspondance très-active avec des amis haut placés en Angleterre et en Afrique, et en 1811 il visita la colonie, afin de s'assurer par lui-même des avantages de cette colonisation. En 1815, il conduisit à Sierra-Leone trente-huit émigrants de couleur, dont trente exclusivement à ses frais, et en arrivant à destination il leur fournit tous les moyens de subsistance. Cet acte philanthropique lui coûta environ 4,000 dollars (20,000 fr.). Il aurait bien voulu transporter sur la côte d'Afrique d'autres compagnies d'émigrants; mais, tandis qu'il attendait la permission du gouvernement britannique, les bâtiments américains étant en ce moment exclus du commerce avec les colonies anglaises, il fut attaqué de la maladie dont il mourut.

CUFIQUE adj. (ku-fi-ke). Philol. et numism. Syn. de COUFIQUE.

CUGAND ou **CUGAN**, bourg et commune de France (Vendée), cant. de Montaigu, arrond. et à 48 kilom. N. de Napoléon-Vendée, sur la rive gauche de la Sèvre-Nantaise; pop. aggl. 606 hab. — pop. tot. 2,187 hab. Papeterie; filature de lin et de laine; fabriques de draps et de futaines, minoteries.

CUGGIONO, bourg d'Italie, à 28 kilom. N.-O. de Milan, à 7 kilom. N. de Magenta; 2,600 hab. Nombreuses fabriques de soie.

CUGIA (Effisio), général italien, né en Sardaigne, vers 1820, d'une famille noble. Il fit de brillantes études à l'académie militaire de Turin, en sortit officier d'artillerie, se distingua dans la campagne de 1848, et eut un rapide avancement. Lieutenant-colonel en 1859, et chef d'état-major de la division Cialdini, il se signala à la Sesia, à Palestro, etc. Promu général de brigade après la guerre, il exerça en 1860 les fonctions de ministre de la guerre d'abord à Naples, ensuite à Turin; mais sa jeunesse empêcha de lui en donner officiellement le titre. Il fut envoyé au parlement italien de 1861 par son pays natal, et y prit souvent la parole en faveur du ministre l'anti-Lorsque, en 1862, Garibaldi rassemblait ses volontaires en Sicile pour les conduire à cette expédition qui devait si malheureusement se terminer à Aspromonte, le ministère Rattazzi envoya en Sicile le lieutenant général Cugia avec pleins pouvoirs. Arrivé à Palerme, ce dernier chargea le général Ricotti de cerner Garibaldi; mais on sait comment celui-ci échappa aux troupes qui l'entouraient. Cugia revint à Turin en 1863, et justifia devant la chambre son administration, qui avait été l'objet de diverses attaques. Chargé du commandement d'une division du 3e corps d'armée, lors de la campagne de 1866, le général Cugia prit une part importante à la bataille de Custozza, où malheureusement tous les généraux italiens ne montrèrent pas autant que lui d'intelligence militaire et de décision. Entré en ligne dès le matin avec sa division, il rétablit les communications entre les divisions Bixio et Brignone, et lorsque cette dernière eut perdu les positions de Custozza, de Monte-Torre et de Monte-Croce, qui étaient l'objet des principales attaques des Autrichiens, Cugia, de concert avec la division Govone, reprit, très-brillamment ces positions, et s'y maintint toute la journée, jusqu'à cinq heures et demie du soir. En mars 1867, le général Cugia est entré dans le cabinet Ricasoli comme ministre de la guerre.

CUGLIERI, bourg d'Italie, dans l'île de Sardaigne, division de Nuoro, ch.-l. de l'intendance et de la préfecture de son nom, à 26 kilom. N.-E. d'Aristano; 4,199 hab. Récolte d'huile la plus estimée de l'île.

CUGNAL, corsaire indien, mort en 1600. Il devint fameux vers la fin du XVIe siècle par ses entreprises aussi audacieuses qu'extraordinaires, et par les pertes considérables qu'il fit éprouver à la marine portugaise sur les côtes de l'Inde. Il avait obtenu du roi de Calicut la permission de construire une forteresse dans ses Etats. Les Portugais vinrent l'y assiéger en 1598; mais, renforcés dans la suite par des troupes du zamorin, ils recommencèrent le siége l'année suivante. Forcé de se rendre, Cugnal fut conduit à Goa, où il eut la tête tranchée.

CUGNATELLA s. f. (kou-gna-tèl-la). Métrol. Mesure de capacité qui était naguère usitée à Rome, et qui valait 8 lit. 21.

CUGNET DE MONTARLOT (Claude-François), homme politique français, né près de Montarlot (Franche-Comté) en 1778, mort à Almeria (Espagne) en 1824. Il servit sous la République et sous l'Empire, se rendit à Paris au commencement de la Restauration, et ne cessa, à partir de ce moment, de faire l'opposition la plus vive au gouvernement des Bourbons. Arrêté en 1816, comme ayant fait partie de la société secrète des Chevaliers du lion, il fut acquitté après dix-huit mois de détention préventive. En 1824, il devint l'éditeur responsable du *Nouvel homme gris*, journal de l'opposition, fut envoyé l'année suivante en cour d'assises pour avoir insulté les Suisses, publia en 1829 une brochure intitulée : *Opinion et protestation*, qui lui valut une nouvelle arrestation, et se vit peu après impliqué dans le complot désigné sous le nom de Conjuration de l'Epée, qu'on avait pour but, d'après l'acte d'accusation, d'enlever et de tuer le duc d'Angoulême dans un voyage. Relâché au bout de quelques mois, Cugnet se rendit en Espagne en 1832, y combattit dans les rangs des libéraux, fut fait prisonnier par les troupes royales et fusillé.

CUGNEU s. m. (ku-gneu; *gn* mll.). Gâteau de forme ovale, d'une épaisseur de 0 m. 03 à 0 m. 04, de 0 m. 35 à 0 m. 40 de longueur, sur 0 m. 15 à 0 m. 20 de largeur, que, dans quelques provinces de l'Est, les tenanciers et les vassaux étaient tenus d'apporter à certains monastères le troisième jour de Noël : *Jadis les* CUGNEUX *étaient faits en forme de croissant, pour figurer la lune, comme ceux que faisaient les Hébreux. De nos jours les* CUGNEUX *existent encore en Lorraine, et sont donnés par les parrains et les marraines le jour de Noël.*

CUGNIÈRES ou **CONGNIÈRES** (Pierre DE), jurisconsulte français du XIVe siècle, avocat à Paris sous le règne de Philippe IV de Valois. Ce fut lui qui, lors de l'assemblée des prélats et des barons en 1329, exposa les griefs des laïques contre les clercs, défendit l'autorité temporelle contre la puissance spirituelle, et soutint les droits du roi contre Roger, archevêque de Sens (plus tard pape sous le nom de Clément VI), qui défendait les droits de la papauté. Goldart a publié les actes de cette controverse célèbre dans son recueil intitulé : *Monarchia sancti romani imperii* (1621).

CUGNOT (Nicolas-Joseph), ingénieur militaire et mécanicien français, né à Void (Lorraine) en 1725, mort en 1804. Il inventa un fusil que le maréchal de Saxe mit en usage parmi les uhlans, et une voiture à vapeur ingénieuse (1771) qui ne put fonctionner, mais qui a été déposée au Conservatoire de Paris. Tombé dans la misère, Cugnot reçut de Bonaparte, premier consul, une pension de 1,000 fr. On a de lui : *Eléments de l'art militaire ancien et moderne* (1766, 2 vol. in-12); *Fortification de campagne* (1769, in-12); *Théorie de la fortification* (1778, in-12).

CUGOANO (Ottobah), écrivain nègre, vivait au XVIIIe siècle à Agrimaque, sur la côte d'Or (Guinée). Enlevé avec d'autres nègres, il fut longtemps esclave à la Grenade, dut sa liberté à lord Hoth, qui l'emmena en Angleterre; puis il entra au service de Coswey, premier peintre du prince de Galles. Il a composé en anglais des *Réflexions sur la traite et l'esclavage des nègres*, ouvrage dont il a paru une traduction française à Paris (1788, in-12).

CUI BONO, mots latins qui signifient *A quoi bon? Dans quel but? Dans quel intérêt?* et qui peuvent être aussi synonymes de but final, comme dans la phrase suivante :

« En toute chose, ce qu'on veut surtout savoir, c'est la fin; et il n'y aurait rien à savoir aucun intérêt sérieux, si l'on n'espérait pas parvenir à connaître le *cui bono*. »

DAMIRON.

CUIC s. m. (kuik — onomatop.). Cri de certains petits oiseaux : *Le maître quitte sa place, et alors commence une véritable chasse, une battue de pupitres, jusqu'à ce que de nouveaux* CUICS *le guident au gîte.* (B. Ourliac.)

CUICHUNCHILLI s. m. (kui-cheun-chil-li). Pharm. Nom donné à la racine de l'*ionidium Marcutii*, de la famille des violariées, qui a été recommandée contre la lèpre, et que l'on range parmi les faux ipécacuanas.

CUICT, CUICTE (kui, kui-te). Forme ancienne du part. passé du v. Cuire.

CUICULUM, ville de l'Afrique ancienne, dans la Numidie, à 10, de Cirta. C'est aujourd'hui la ville de Djimilah.

CUIDER v. a. ou tr. (kui-dé — du lat. *cogitare*, penser). S'imaginer, croire :

Tel, comme dit Merlin, *cuide* engeigner autrui
Qui souvent s'engeigne lui-même.

LA FONTAINE.

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menoit
A Montfaucon Sambançai l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
Maillard ainsi menoit homme que vert va prendre,
Et Sambançai fut si ferme vieillard
Que l'on *cuidoit* pour vrai qu'il mènait pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

MAROT.

‖ Vieux mot. On a dit aussi CUIDIER.

Se **cuider** v. pr. Se pavaner : *Quelques vieux et plats courtisans regrettèrent, à la mort du roi, de n'avoir plus à* SE CUIDER *parmi les sots, les ignorants et les étrangers.* (St-Sim.) ‖ Vieux mot.

CUIDER s. m. (kui-dé). Agric. Panier long, qui sert à cueillir et à transporter les fruits.

CUIÈTE, CUIÉTÉ. Bot. Syn. de CUJÈTE, CUJÉTÉ.

CUIGNÉE s. f. (kui-gné; *gn* mll.). Forme ancienne du mot COGNÉE.

CUIL s. m. (kuil). Ornith. Coucou du Malabar.

— **Encycl.** Le *cuil* ou coucou tacheté est un peu plus petit que notre coucou d'Europe. Son plumage est d'un gris cendré ou noirâtre, tacheté de blanc en dessus; brun noirâtre, avec des taches transversales cendrées, en dessous; la queue est noire; le bec, les pieds et les ongles sont cendrés; l'iris est orangé. Cet oiseau habite les côtes du Malabar, et a des mœurs analogues à celles de ses congénères. Il ne vit que d'insectes, et passe pour un excellent gibier. Cependant les Indiens ne lui font pas la chasse, sans doute à cause de son ramage agréable, ce qui a fait donner à cet oiseau le nom scientifique de *cuculus honoratus*.

CUILIÉ s. f. (kui-lié — rad. *cueillir*). Cueillette des fruits, récolte. ‖ Vieux mot.

CUILLER ou **CUILLÈRE** s. f. (kui-lè-re; *ll* mll. — lat. *cochlear*; de *cochlea*, coquille). Ustensile de table, composé d'un manche et d'une partie creuse, dont on fait usage pour servir ou pour manger le potage et les aliments liquides ou peu consistants : CUILLER *d'argent.* CUILLER *d'étain.* CUILLER *à soupe. Petite* CUILLER. *L'usage des* CUILLERS *était généralement adopté vers la fin du* XIVe *siècle.* (Le Roux.) *Il est question de* CUILLERES *dans le testament de saint Remi, archevêque de Reims.* (Chérel.) *Les Turcs les plus élégants ne se servent de fourchettes et de* CUILLERS *que devant les étrangers et pour faire preuve de civilisation.* (Th. Gaut.)

— *Cuiller à pot*, Cuiller munie d'un long manche, dont on se sert à la cuisine pour puiser le bouillon dans le pot et tremper la soupe. ‖ *Cuiller à café*, Très-petite cuiller. ‖ *Cuiller à punch*, Grande cuiller, de forme particulière, pour agiter et servir le punch.

— Hist. *Chevaliers de la cuiller*, Nom que se donnèrent les nobles du pays de Vaud, qui s'étaient promis de manger les Génevois à la cuiller.

— Liturg. Petit ustensile à l'aide duquel, dans les premiers temps du christianisme, on retirait l'hostie du calice.

— Archéol. *Cuillers de toilette*, Sorte de cuillers ornées, que l'on trouve dans les monuments égyptiens.

— Mar. Instrument pour décharger les bouches à feu. ‖ Grosse et longue gouge, sorte de foret acéré et coupant, servant à percer les pompes. ‖ *Cuiller à canon*, Cuiller en cuivre mince. ‖ *Cuiller à brai*, Cuiller en fer, à bec, qui sert aux calfats pour prendre le brai chaud et le verser sur l'étoupe des coutures fraîches. ‖ *Cuiller de cure-mèle*, Grosse cuiller de tôle ou de fer battu. ‖ *Cuiller du coq*, Espèce de casserole de cuivre ou de fer battu, dont se sert le coq pour prendre le bouillon de la grande chaudière.

— Art milit. *Cuiller à boulets rouges*, Outil servant à transporter le boulet du fourneau dans la pièce.

— Pêch. Petit instrument de pêche à la ligne, qui ressemble à une cuiller d'argent dont on aurait supprimé le manche.

— Art culin. *Biscuit à la cuiller*, Sorte de biscuit extrêmement léger.

— Techn. Nom d'un grand nombre d'outils, ayant la forme d'une cuiller, en usage dans différentes industries : CUILLER *à fondre le plomb.* CUILLER *à scieur de pierre.* CUILLER *à brai.* CUILLER *d'égoutier.* ‖ Tarière de sabotier. ‖ Boîte de fer qui embrasse le bout de l'essieu des roues d'un carrosse.

— Const. Pierre creusée au milieu, pour recevoir l'eau qui tombe.

— Chir. Nom donné à divers instruments de chirurgie : CUILLERS *du forceps.*

— Ornit. *Cuiller*, Nom vulgaire de la spatule, à cause de la forme de son bec.

— Moll. *Cuiller*, Nom marchand de plusieurs espèces de coquilles.

— Bot. *Herbe aux cuillers*, Nom vulgaire du cochléaria. ‖ *Cuiller des arbres*, Espèce d'agaric.

— Rem. La forme *cuiller*, bien que préférée par l'Académie comme plus usitée, offre deux anomalies, dont l'une devrait suffire pour la faire rejeter : son genre d'abord, qui ne convient pas à sa terminaison, ensuite sa prononciation, qui est celle de *cuillère*. Henri IV demandait déjà que le mot *cuiller* fût masculin; l'usage a pas fait droit à son vœu royal, et a introduit *cuillère* pour conserver le genre en changeant la forme.

— **Encycl.** Archéol. *Cuillers de toilette.* Ces *cuillers* égyptiennes, qui remontent au XVIIe siècle environ avant l'ère chrétienne, paraissent avoir été destinées à délayer dans l'eau certains ingrédients. Leurs manches sont chargés d'ornements d'une étonnante variété et d'un style charmant. Tantôt c'est un eunuque portant une cruche, tantôt une jeune fille qui joue du luth au milieu de lotus où perchent des oiseaux; d'autres fois un esclave qui amène un veau, une jeune Egyptienne qui coupe des lotus ou porte des bouquets à des oiseaux aquatiques, ou bien encore un chien qui s'allonge, avec une coquille dans la gueule. L'acquisition du cabinet Clot-Bey a enrichi le musée du Louvre d'une admirable série de ces charmants objets, auxquels l'orfèvrerie moderne pourrait demander plus d'une heureuse inspiration.

— Ichth. Les truites et les saumons habitent de préférence les eaux tourmentées des grandes chutes artificielles ou naturelles. Or il est impossible d'y faire tenir à l'hameçon les petits appâts vifs, que la violence de l'eau met immédiatement en pièces. D'un autre côté, on avait remarqué que les salmonidés, extrêmement gloutons et curieux, se jettent sur tout objet inconnu et brillant qui s'offre à leur vue, et l'on imagina la *cuiller*, pièce de métal brillant qui tournoie sous les bouillons d'eau, parce que sa surface est creuse et inégale, et que d'ailleurs on la monte sur un or deux dentions pour l'exercer au mouvement. De chaque côté de la *cuiller* se place une petite chaîne d'hameçon, disposée de telle sorte que le poisson ne puisse attaquer le leurre sans être pris. Cet ustensile réussit fort bien, mais seulement pour les pièces de taille considérable, et dans les endroits sauvages des pays peu fréquentés.

CUILLERÉE s. f. (kui-lè-ré; *ll* mll. — rad. *cuiller*). Ce que contient ou peut contenir une cuiller : *Une* CUILLERÉE *de café. Une* CUILLERÉE *de bouillon. Une* CUILLERÉE *de sirop.*

CUILLERISTE s. m. (kui-lie-ri-ste; *ll* mll. — rad. *cuiller*). Ouvrier qui fait des cuillers.

CUILLERON s. m. (kui-lie-ron; *ll* mll. — dimin. de *cuiller*). Partie creuse d'une cuiller.

— Art milit. Pièce de métal logée dans l'encastrement où tient le canon d'un fusil de munition, et destinée à retenir la baguette. ‖ On l'appelle aussi FEUILLE DE SAUGE, RESSORT À BAGUETTE, PAILLETTE À RESSORT.

— Agric. Syn. de CUEILLOIR.

— Entom. Lame cornée, demi-circulaire, qui existe à la base de l'aile des insectes diptères, et qui surmonte et protége le balancier : *On a dit qu'en frottant contre le balancier, pendant le vol, le* CUILLERON *produisait le bourdonnement que font entendre beaucoup de diptères; c'est une erreur, car les cousins, dont le bourdonnement est très-fort, n'ont pas de* CUILLERONS. (Focillon.)

— Bot. *En cuilleron*, Se dit des organes dont la partie centrale est déprimée en forme de cuiller : *Feuilles, écailles, pétales* EN CUILLERON.

CUINE s. f. (kui-ne). Chim. Cornue autrefois en usage dans les laboratoires pour la préparation de l'acide nitrique.

CUINET s. m. (kui-ne — dimin. de *coin*). Patois. Petit coin : *Quoique la salle soit pleine de monde, je saurai bien y trouver un* CUINET *pour moi.*

CUIQUE SUUM, sorte d'aphorisme de la législation romaine, qui signifie *A chacun le sien* :

« L'auteur ne répond que de la pensée, comme l'imprimeur ne répond que de l'exécution typographique : *Cuique suum.* »

F. GÉNIN.

« Je désire vivement reconnaître mon mariage, et rétablir ainsi la réputation de la malheureuse Eveline; mais je désirerais qu'il fût possible de faire cet acte de justice sans rendre publique la conduite de ma mère. — *Suum cuique*, mylord; il faut rendre à chacun ce qui lui est dû. La mémoire de miss Neville n'a souffert que trop longtemp, il faut avant tout songer à la justice. »

WALTER SCOTT.

« Plus franc que le Romain, le Barbare définit le droit *la raison du plus fort.* Or, regardez-y de près : cette définition brutale n'est autre au fond que celle du préteur : *Suum cuique.* C'est l'affirmation de la prérogative personnelle, le droit, manifestée par la force. »

PROUDHON.

CUIR s. m. (kuir — lat. *corium*, même sens. Ce mot latin désigne en général une peau d'animal présentant une certaine épaisseur, comme celle de l'âne, du cheval, de l'éléphant, dont le nom scientifique, pachyderme, — à la peau épaisse, — caractérise principalement le *cuir*. *Corium* est généralement employé par opposition à *pellis*, peau, qui s'applique aux dermes plus minces. Le mot français *cuir* a le double sens de peau considérée sur l'animal vivant, et de peau tannée, préparée. Cette double signification se retrouve dans les plus anciens monuments de la langue française, où le mot *cuir* est quelquefois écrit *quir*. L'adjectif français *cortace*, dur comme du cuir, nous offre un dérivé extérieurement plus ressemblant au latin *corium*. Le mot *cuir* se rattache à *corium* par des liens d'une parenté tenant à une dérivation toute populaire. La terminaison rem déposurue d'accent tonique est tout naturellement tombée, comme à l'ordinaire. La syllabe accentuée *cor* a au contraire résisté, et la voyelle *o* a subi un changement phonétique pour lequel elle semble éprouver une grande affinité, surtout lorsqu'elle se trouve en contact avec un c initial : l'o s'est changé en *ui*, et *cor* est devenu *cuir*. C'est ainsi que *cuiller* vient de *cochlear*; *cuider* de *cogitare*, *cuire* de *coquere*; *cuisse* de *coxa*; *cueillir* de *colligere*. La dérivation de *cuir* est donc parfaitement normale. La forme wallonne *cûr* a fait subir à l'o un changement tout autre. On peut encore comparer les dérivés néo-latins parallèles : l'espagnol *cuero*, l'ancien catalan *cuyr*, le provençal *cuer* et *cur*. L'italien *cuoio* s'écarte un peu plus du type latin. Les Latins ne nous ont laissé aucune conjecture étymologique sur le mot *corium*. Quelques philologues appartenant à l'école classique l'ont rapproché de *cortex*, écorce, et de *chorion*, cuir. Ce dernier rapprochement mériterait attention, si nous n'étions en face d'une difficulté grave : comment à un *o* latin correspond-il un *khi* grec? D'autres philologues, rejetant l'assimilation difficile de *corium* et de *chorion*, ont cherché au mot latin une étymologie grecque. Ils l'ont fait venir du verbe *kéird*, parfait *kekora*, tondre, raser. Cette hypothèse est assez difficile à soutenir. Kuhn a proposé une étymologie assez ingénieuse, et qui, tout en maintenant la parenté de *corium* et de *chorion*, en explique la différence. Après avoir constaté l'existence d'un mot lithuanien *skura*, ancien slave *skora*, peau, cuir, il conclut à celle d'une forme primitive caractérisée par le groupe initial *sc* ou *sk*, qui aurait donné d'autre part l'ancien haut allemand *sceran*, et qui aurait été par hypothèse *scar*. Le latin et le grec auraient laissé tomber la sifflante initiale *s*, et auraient formé leurs *corium* et *chorion*, seulement dans le mot grec la sifflante aurait laissé trace de son passage, en aspirant la gutturale *k* en *kh*, et le système graphique du grec, plus perfectionné que celui du latin, lui aurait permis de figurer cette influence. M. Pictet ne semble pas partager cette opinion, et rapporte le latin *corium* au sanscrit *tcharma*, peau, de la racine *kri*, couper, diviser. Quant au grec *chorion*, il voudrait y voir un dérivé de la racine *har*, *hri*, enlever. Nous préférons provisoirement la théorie de Kuhn. Nous signalerons dans d'autres langues de la famille quelques mots qui peuvent être rapprochés du latin *corium*; tels sont : le russe et le polonais *kora*, l'illyrien *korra*, le bohémien *kora* et *kura*, écorce; le cymrique *cuz* et l'irlandais *corrach*, peau. Avec l'ancien russe et le prussien *kora